Titre : **9ème REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1615 – 1815**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **Avant 1620**
Auteur :	Origine : **S.H.D.** **P.N.**
Référence :	Transcripteur : **Francis CLERGEOT** Date **Avril 2007**

Ancestramil

LE REGIMENT DE NORMANDIE
9e demi-brigade de bataille
(Deuxième Formation)
9e Régiment d'Infanterie de Ligne
Historique
1615 – 1815

C'est du 16 août 1615 que date l'existence du Régiment. Le maréchal **d'ANCRE** ayant alors obtenu du roi **LOUIS XIII** la commission de le former en son nom, l'organisa en Normandie au moyen des vieilles bandes et des nouvelles levées de cette province. Il en fut ainsi le premier chef sous le titre de « Maistre de Camp ».
Deux ans après la mort du maréchal, le régiment quitta son nom **d'ANCRE** pour prendre celui de Normandie qu'il conserva jusqu'à la Révolution.
La première action à laquelle il assista fut celle de Pont-de-Cé, où il eut à combattre les rebelles du Roi de France qui furent mis en pleine déroute.
En 1621, il prit une grande part à la guerre avec les Huguenots soulevés contre l'autorité royale ; il fit successivement les sièges de St-Jean-d'Angély, de Montauban, de Ste Foi, de Marcillargues, de Lunel et se distingua particulièrement devant Montpellier.
Le Midi ramené dans l'obéissance, une partie du régiment fut désignée pour prendre part à l'expédition de la Valteline contre les Espagnols.
Après avoir forcé le passage de Streig, **Mr de COEUVRES** qui commandait les forces alliées de la France et de Venise, s'empara des forts de Pinchiavo, de Pindomo, des places de Tirano, de Dubino, de Sondrio et livra à l'ennemi le 7 octobre 1625 un dernier combat qui mit fin à l'expédition.

Le régiment revint en France où les Huguenots s'étaient de nouveau révoltés.
Le Roi envoya contre eux le 1er bataillon de Normandie sous le maréchal **de THÉMINES** qui vint mettre le siège devant St-Paul-et-Lamiatte dont la prise eut lieu à la suite d'une aventure assez extraordinaire.
Un soldat, qui s'était posté derrière une haie à la faveur de laquelle il pouvait tirer sur les assiégés, imaginant qu'on allait donner l'assaut, se jeta dans le fossé, grimpa à un éperon et se cramponnant à des barrières que l'ennemi y avait élevées, se battit en désespéré et résista à plusieurs attaques sans jamais lâcher prise ; quelques soldats, l'ayant aperçu, n'attendirent pas qu'on les commandât pour le suivre, tous coururent sur la brèche et donnèrent l'assaut à la place , qui fut emportée.

Les années suivantes, l'armée royale continua la guerre par le siège de Pamiers, de St Afrique qui fut défendu avec acharnement par les révoltés, celui de Mazamet, l'expédition sur Montauban et enfin la prise d'Alais en 1629, qui amena la soumission des Huguenots.
LOUIS XIII, débarrassé de ses ennemis intérieurs, conduisit une armée en Italie contre le duc de Savoie. Normandie qui en faisait partie combattit dans la plaine de Veillance et à l'attaque du pont de Carignan.

De retour en France, le régiment fut envoyé contre le duc de Lorraine et fit ainsi les sièges de Nancy et de La Motte.
Le cardinal **de RICHELIEU** ayant déclaré de nouveau la guerre à l'Espagne, le régiment vint assiéger Spire mais fut bientôt à son tour bloqué dans Colmar qu'il défendit avec la plus grande énergie, malgré le manque de vivres ; secouru à temps par le cardinal **de**

LAVALETTE, il força les impériaux à lever le blocus, mais ne put les empêcher de pénétrer dans la Bourgogne ; ce ne fut qu'en les harcelant par des attaques continuelles que nos troupes parvinrent à leur faire repasser le Rhin.

En 1637, Normandie, sous le **duc de LONGUEVILLE**, fut employé à faire le siège des places de la Franche-Comté ; Bletterans, Lons-le-Saunier, Brisach et Balmont tombèrent entre nos mains.

A partir de cette époque jusqu'au traité des Pyrénées, le régiment servit alternativement tantôt en Italie, Tantôt en Catalogne ; il se distingua à la prise de Turin, où sa conduite lui mérita l'honneur d'entrer dans la place à la tête des troupes qui avaient pris part au siège.

Rentré en France en 1661, il fut bientôt désigné pour faire partie de l'expédition du **duc de BEAUFORT** contre les pirates des côtes d'Afrique.
Au débarquement de Djidjelli, il repoussa victorieusement trois assauts furieux que les Maures tentèrent sur nos retranchements.
Les maladies ayant obligé le duc à se rembarquer, le régiment fut immédiatement envoyé dans les Pays-Bas pour faire partie du corps du maréchal **d'AUMONT** ; il se signale de nouveau aux sièges de Bergues, de Furnes et de Courtrai.
A la paix d'Aix-la-Chapelle, il fut réparti dans les garnisons du Nord et envoyé au camp de Dunkerque qu'il dut quitter pour aller à la conquête de la Hollande.

Au mois d'août 1671, il se trouvait réuni devant Utrecht sous le commandement du **duc de LUXEMBOURG** et fit partie des troupes qui marchèrent à l'attaque des digues de Woerden.
L'ennemi, impuissant à se défendre par les armes, rompit les digues qui retenaient les eaux de la mer, et nous fûmes obligés de fuir devant l'inondation.
Le régiment se retira dans Grave où il fut bientôt suivi par les Hollandais qui s'emparèrent de l'île de Mook.
Le marquis **de CHAMILLY** qui commandait la place envoya contre eux un détachement de trois cents fantassins sous les ordres du colonel de *Normandie*, le **comte de GUISCARD**.
L'infanterie passa la rivière à la nage, l'épée dans les dents.
Le **comte de GUISCARD** qui ne savait pas nager, se fit porter par deux de ses gens.
Après un combat de deux heures, les Hollandais durent se rembarquer.
Malgré de brillantes sorties, l'ennemi resserrait la place de plus en plus et la garnison commençait à perdre tout espoir d'être secourue.
Un jour, un soldat du régiment quitta ses armes et courut de toutes ses forces aux retranchements ennemis dans l'intention de déserter.
Trois ou quatre de ses camarades le poursuivirent malgré une vive fusillade, et, le saisissant par les cheveux au moment où il allait se jeter dans les retranchements hollandais, le ramenèrent au camp.
Les officiers de *Normandie* ayant demandé à **Mr de CHAMILLY** que ce déserteur fût jugé sur le champ, le gouverneur les assembla et les pria de trouver bon comme étant une chose utile au service du Roi que les soldats le jugeassent eux-mêmes, puis s'adressant à eux, il leur dit qu'il remettait à leur jugement cet indigne coquin.
Mr de CHAMILLY s'étant retiré, les soldats se réunirent dans une place d'armes, condamnèrent leur camarade à être « arquebusé », l'exécutèrent aussitôt et envoyèrent leurs caporaux pour avertir le gouverneur de ce qu'ils avaient fait. Aucun soldat ne déserta plus depuis ce temps et tous se faisaient un mérite de crier aux ennemis ce qui venait d'arriver.

Le 29 septembre, les Hollandais tentèrent une attaque pour enlever la place, mais ils échouèrent devant la valeur de deux bataillons de *Normandie* qui leur tuèrent beaucoup de monde.
Dans cette affaire, il n'y eut pas un officier de *Normandie* qui ne méritât un éloge particulier.
Depuis ce jour l'ennemi dirigea des attaques continuelles sur les postes qu'il savait occupés par le régiment ; il fut chaque fois repoussé vigoureusement.
Le 27 octobre, le **marquis de CHAMILLY** ayant reçu de **LOUIS XIV** l'ordre de rendre la place, fit au **prince d'ORANGE** des propositions de capitulation, qui furent acceptées.
La garnison de Grave réduite à 1 100 hommes sortit le 28 de la place avec armes et bagages, tambour battant et enseignes déployées, emmenant avec elle 25 pièces de canon.
Le régiment avait eu 21 officiers tués et 21 blessés ; tous ces derniers obtinrent du Roi des pensions ou des gratifications.
Le régiment fut ensuite envoyé à l'armée du général **de CRÉQUI** où il fit le siège de Luxembourg.
Passé sous le commandement du général **d'HUMIERE**, il prit part à l'expédition contre le Pays-de-Vaïs qui refusait les contributions.
Après la prise de Rouchain, il fut envoyé dans l'Est, ù il participa à la prise de Fribourg et à celle des forts de Strasbourg. Le traité de Nimègue en 1678, vint, pour quelques années, mettre fin aux hostilités.

En 1681, lorsque la guerre recommença, *Normandie* fut envoyé au siège de Luxembourg qu'on enleva d'assaut ; nos officiers de grenadiers s'étaient jetés les premiers dans le fossé.
Le régiment assista encore aux sièges de Philipsbourg, de Mannheim, et fit, avec le Dauphin, la campagne d'Allemagne de 1688 à 1689.
A la fin de cette dernière année, un de ses bataillons fut détaché en Catalogne pour faire partie de l'armée du Boulou.
Le régiment figura donc jusqu'à la paix de Ryswick, sur les deux théâtres de la guerre, en Espagne et en Allemagne.
C'est ainsi qu'il assista aux sièges de Campredon, de la Seu-d'Urgel, de Rheinfeld et au combat de Dhorzeim où les impériaux, dit un historien, furent mis dans une telle déroute que nos soldats se firent des cravates avec les drapeaux qu'ils avaient conquis.
A la fin de la guerre, le régiment de Normandie rentra en Alsace.
Quant au bataillon qui était en Espagne, le duc de **NOAILLES**, qui le considérait comme le meilleur de son armée, obtint du Roi d'en faire son régiment et de lui donner son nom.

Lorsqu'éclata la guerre de succession pour le trône d'Espagne, Normandie fut envoyé en Italie comme troupe de renfort ; il arriva à temps pour prendre part au combat de Chiari où il eut près de 500 hommes mis hors de combat.
En 1704, ce furent ses grenadiers, qui, par un coup de main audacieux, s'emparèrent du poste de Robbio
Après les sièges de Véru et de Chivas, le régiment vint avec toute l'armée française, sous les ordres du duc **de LA FEUILLADE**, mettre le siège devant Turin.
Nos soldats y déployèrent toute leur valeur ; mais les lenteurs du général donnèrent le temps au prince **EUGENE** d'arriver au secours de la place.
Nos troupes, épuisées par les maladies, reçurent le choc de l'ennemi dans leurs lignes, qui furent rompues malgré les plus grands efforts.
Il fallut lever le siège en toute hâte, et, dans cette retraite rapide, *Normandie* fut du petit nombre des régiments qui se retirèrent en bon ordre.

Amicale Normandie

L'Italie perdue, le régiment fut envoyé en Espagne ; à son passage en France, il reçut quelques recrues qui étaient loin de compenser les pertes qu'il avait faites en Piémont.
Il n'en prit pas moins une part très active aux opérations de la Catalogne : on le trouve à l'assaut de Lérida en 1707, au siège de Tortose en 1708, au combat de Castelfollit en 1709, à la prise de Girone en 1711 et enfin au combat et à la prise de Barcelone en 1714.
Dans ce dernier siège, le régiment eut beaucoup à souffrir ; à l'attaque du couvent des Capucins, les trois capitaines de grenadiers et leurs trois lieutenants furent tués sur la brèche ; huit fois les Barcelonais se ruèrent sur les retranchements que nos grenadiers s'étaient emparés, huit fois ils furent repoussés ; ce n'est que le lendemain, à la neuvième attaque, que l'ennemi parvint à les en déloger. Enfin le 11 septembre, après 61 jours de tranchée, suivis d'un terrible assaut, que la ville ouvrit ses portes.
Normandie était tellement affaibli qu'il fallut, pour le reformer, incorporer dans ses rangs deux autres régiments.
Dans la guerre de 1719 contre l'Espagne, Normandie fit le siège de St Sébastien et fut après cette campagne renvoyé dans le nord de la France.
Il se trouvait à Colmar au moment où éclata la guerre de la succession au trône de Pologne.
Il vint avec sa brigade mettre le siège devant Kehl ; à l'ouverture de la campagne suivante, il alla rejoindre l'armée du **duc de BERWICK**, chargée d'assiéger Philipsbourg.
Après la reddition de cette place, il rentra en Alsace.

Pendant la guerre de 7 ans, *Normandie* fut envoyé à l'armée de Bavière et déploya une grande valeur au combat d'Hikelsberg (1742) ; son colonel, **Mr de TALLEYRAND** reçut du ministre la lettre suivante :
« *J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur les pertes qu'à faites votre régiment à l'affaire du 28. Je sais que vous vous y êtes personnellement distingué et que les officiers du régiment ont suivi votre exemple. J'en rendrai compte au Roi et ferai tout pour leur procurer les grâces de Sa Majesté.* »
Après ce combat, l'armée se porte sur Deckendorff où elle reçut l'ordre de se joindre à l'armée de **Mr de MAILLEBOIS**, pour aller au secours de Prague.
Le commandement de ces deux armées passa aux mains de **Mr de BROGLIE**, mais l'état d'épuisement dans lequel elles se trouvaient, toutes deux, obligea le général à opérer sa retraite sur le Rhin.
Rentré en Alsace, le régiment fut envoyé d'abord à l'armée du comte **de SAXE** ; il alla ensuite prendre ses quartiers d'hiver sous les murs de Lille où, il se réorganisa complètement et se prépara à tenir de nouveau la campagne.

En 1745, l'armée arriva devant Tournai, qu'elle investit.
Le lendemain du jour où la tranchée fut ouverte, le régiment se trouvait à la sape, lorsque le feu ayant pris à deux barils de poudre, le colonel et huit soldats furent enlevés et mis en pièces ; leurs membres étant en partie tombés dans le chemin couvert, les assiégés les jetèrent dans la tranchée avec des propos insultants ; nos soldats, indignés, sortirent d'eux-mêmes de la tranchée et s'emparèrent du chemin couvert, malgré le feu de la place.
Cependant, les alliés s'étaient mis en marche pour secourir Tournai.
Le maréchal **de SAXE**, quittant alors les lignes, vint leur offrir la bataille.
Dans la soirée du jour où s'exécuta ce mouvement, on entendit, dans le camp, arriver plusieurs courriers qui mirent tout le quartier général en émoi ; c'était des grenadiers de Normandie, en semestre dans les environs, et qui, ayant appris qu'on allait se battre, revenaient en poste pour ne pas manquer à la bataille.
Le lendemain, l'armée anglaise s'avance sur Fontenoy ; mais un feu violent d'artillerie et de mousqueterie l'arrête court.

C’est alors que le duc **de CUMBERLAND** forme cette fameuse colonne de 20000 hommes disposée en une sorte de carré à trois faces qui culbute en un instant nos lignes d’infanterie.
La cavalerie, la Maison du Roi, l’infanterie, viennent se briser contre cette muraille ; Normandie charge trois fois ; toutes ces attaques partielles échouent ; la redoutable colonne s’avance toujours et bientôt va menacer notre ligne de retraite.
L’armée française, dans ce moment critique, combine une attaque générale : Mr **LOWENDALL** à la tête de la brigade des Irlandais, et soutenu par celle de Normandie, devra assaillir le flanc droit des Anglais, pendant que le maréchal **de SAXE** les attaquera de front.
Le régiment passe le ravin qui fait l’appui des alliés, s’empare de plusieurs pièces de canon chargé à cartouches dont il avait couvert leur front, les retourne contre eux et commence leur déroute.
Le Roi vint en personne féliciter le régiment de sa bravoure et nomma général de brigade, sur le champ de bataille, son lieutenant-colonel, **Mr de SALENCY**, qui le commandait depuis la mort du marquis **de TALLEYRAND**.
Tournai ouvrit ses portes à la suite de cette victoire.

Le maréchal **de SAXE** se porte ensuite à Bost d’où il envoya un détachement occuper Melle. Normandie faisait partie de cette troupe qui fut attaquée par 6 000 Anglais.
Un combat violent s’engagea dans lequel les alliés furent culbutés et perdirent 3 000 hommes.
Le capitaine **BLONDEL d’AZINCOURT** se signala dans cette action en faisant prisonniers, avec sa seule compagnie, un lieutenant-colonel, huit capitaines et deux cent quatre-vingt soldats.
Mr de MONTALEMBERT réussit aussi de son côté à faire déposer les armes à cent cinquante Anglais.
Cette affaire fut suivie de la prise de Gand, puis nos troupes se portèrent sur Bruxelles pour y tenter un coup de main.
On ouvrit la tranchée au mois de février 1746 ; quelques jours après, *Normandie* se trouvait de garde lorsque le maréchal, voulant faire tâter les brèches, confia ce soin à deux sergents et trente grenadiers du régiment.
Les sergents montèrent, l’un à la brèche de droite, l’autre à celle de gauche, sans trouver la moindre résistance.
Les grenadiers furent alors suivis par le reste de leurs compagnies qui, au lieu de rester sur les brèches, marchèrent en avant jusqu’à la palissade du chemin couvert en criant : Vive le Roi ! et appelant les autres grenadiers à leur aide ; peu s’en fallut qu’ils ne surprissent la place, mais l’ennemi, averti par l’audace et les cris de cette troupe, débouchant par plusieurs endroits, vint les attaquer sur trois colonnes ; ce qui obligea nos grenadiers après une assez vive résistance à rentrer dans leurs tranchées ; ils se retirèrent sans désordre ni confusion et demandaient même qu’on les fît remonter ; mais le soir même Bruxelles capitula.

L’année suivante, le régiment prit part au combat des Cinq-Etoiles et vint mettre l’investissement devant Namur. Quelque temps après se livra la bataille de Raucoux ; le régiment qui était en réserve ce jour là, ne donna point ; il rentra dans Bruxelles pour l’hiver.

Dans la campagne suivante, la brigade de *Normandie* opéra entre les deux Nethes et se porta, au mois de juillet, devant Berg-op-Zom dont elle fit le siège.
Ce fut le régiment qui ouvrit la tranchée et qui, quelques jours après, fournit ses grenadiers pour former la tête d’attaque.
Ils enlevèrent brillamment le chemin couvert et parvinrent à s’y maintenir malgré le feu de la place. A l’assaut général ce fut encore un des bataillons de *Normandie* qui forma la tête de colonne.

Amicestrami

Au signal donné, ce bataillon déboucha dans le plus bel ordre, enleva vivement les retranchements et emporta la ville.
L'armée après s'être emparée des forts de l'Escaut, rentra à Namur d'où quatre cents hommes du régiment furent détachés pour faire le siège de Maëstricht.

Pendant la deuxième guerre de sept ans, le régiment fut chargé jusqu'en 1760 de la garde des côtes de Flandre ; à cette époque il fut dirigé sur le Rhin pour rejoindre, à Cologne, le corps du marquis **de CASTRIES**.
Au mois d'octobre, ce général s'étant établi au débouché de Clostercamp, se vit attaqué par l'armée anglaise.
La brigade de *Normandie* reçut l'ordre de se porter en avant ; elle fut accueillie par un feu si violent qu'on se détermina à la faire rentrer dans les haies.
Le combat durait depuis plusieurs heures et le régiment avait épuisé la plus grande partie de ses cartouches, lorsque tout à coup, le 1er bataillon s'élance à la baïonnette et culbute l'ennemi ; mais entraîné par son ardeur, il arrive jusque dans la Bruyère de Camps où plusieurs escadrons anglais le chargent, et le ramène en désordre derrière les haies.
Dans cette action le colonel marquis **de PEYRUSE**, ayant eu son cheval tué sous lui, était tombé entre les mains de l'ennemi ; un officier de hussards et un cavalier hanovrien l'avaient déjà saisi lorsque sept de ses soldats arrivent à son secours ; l'un d'eux fait lâcher prise à l'officier qui entraînait le colonel, un autre tue le cavalier et **Mr de PEYRUSE** est dégagé.
Normandie perdit dans cette journée sept capitaines et deux lieutenants.
L'armée passa le Rhin à la suite de ce combat et le maréchal de SOUBISE qui avait pris le commandement des troupes s'établit au camp de Wesel, où il livre le combat de Scherembeck.

L'année suivante, *Normandie* fit partie de l'armée du Haut-Rhin sous les ordres de **Mr de STAINVILLE**.
Ce général, étant venu au mois de septembre s'établir à Hohenkirch, fut attaqué par le prince **FERDINAND**, et obligé de se retirer sur le camp de Cassel.
Le régiment chargé dans cette retraite de faire l'arrière-garde, arrêta l'ennemi pendant trois heures au débouché des hauteurs de Wilhemstadt.
Cinq jours après, il enleva, à la cascade de Cassel, un poste de 120 Anglais bien retranchés.
L'armée s'étant séparée le 29 novembre, *Normandie* rentra en France.

Le 4e bataillon du régiment qui avait été envoyé aux îles de France et de Bourbon, débarqua à Lorient au mois de mai 1774.
Le gouverneur des îles fait au ministre le plus grand éloge de ce bataillon.
Voici en quels termes se termine son rapport :
« Vous approuverez sans doute, Monseigneur, le soin que nous prenons de vous faire connaître le bataillon de Normandie tel que nous l'avons vu et tel qu'il est en effet ; nous ajouterons pour dernier trait que ce n'est pas sans admiration que nous avons vu un vieux corps aussi distingué par sa réputation que par la nature des services qu'il a rendu à l'Etat, conserver ici l'extérieur d'une simplicité et d'une modestie que l'on verrait même avec étonnement dans un corps de nouvelle création et qui n'aurait pas de services à faire valoir. »

En 1778, le régiment partit pour Brest ; il fournit plusieurs détachements qui furent embarqués sur la flotte du comte **d'ORVILLIERS** et assistèrent au combat naval d'Ouessant.
Il fut envoyé ensuite à Cherbourg, puis à Strasbourg (1781).
Il était revenu à Brest au début de la Révolution.

Archives Nationales

C'est là qu'il se trouvait lorsque d'après l'ordonnance du 1er janvier 1791, les régiments durent quitter leur nom pour être désignés par un numéro.
Normandie s'appela donc dès lors : 9e Régiment d'Infanterie.

9e demi-brigade de bataille
(Deuxième Formation)

9 nivôse an III (29 décembre 1794) – 16 floréal an IV (9 mai 1796)

Les divers bataillons qui durent former la 9e demi-brigade ne purent être réunis qu'à la fin de la campagne de l'an II, après la bataille de la Roër.
C'était le 1er bataillon du régiment de Navarre, le 2e bataillon de volontaires du Nord et le 3e bataillon du Finistère.

L'armée se porta de la Meuse sur le Rhin en nivôse an III.
Pendant cet hiver, la misère de nos soldats était extrême ; les demi-brigades, sans habits et en sabots, cantonnées et souvent même bivouaquées en présence des postes ennemis, faisaient, par un froid rigoureux, un service très pénible.

Sans tenir compte de cette situation, le comité de Salut Public ordonna à **JOURDAN** de passer le Rhin.
La division **LEFEBVRE**, dont la 9e demi-brigade faisait partie, franchit le fleuve à la ferme d'Eichelkampf dans la nuit du 19 au 20 fructidor.
Le général en chef dit dans son rapport que
« *les troupes déployèrent dans cette grande opération une intrépidité qui ne rend rien impossible.* » La convention déclara de nouveau que l'armée de Sambre-et-Meuse avait bien mérité de la Patrie.
L'armée s'étant mise en marche sur Neustadt, battit les impériaux à Altenkirschen le 29, arriva sur la Dill et prit position à Wetzlar ; mais par suite de fausses manœuvres du général **PICHEGRU**, la division **LEFEBVRE** fut obligée de quitter son camp et de repasser le Rhin.
Elle vint prendre ses cantonnements à Cologne.
C'est là qu'un arrêté du Directoire assigna à la 9e demi-brigade le n° 105.

Le corps fit partie des armées d'Allemagne et d'Helvétie jusqu'à l'an VII et servit en Italie jusqu'à l'an IX.
Devenu 105e de ligne en 1805, il était de la grande armée et se montra sur tous les champs de bataille d'Europe, jusqu'en 1807, où il fut employé au siège de Dantzig.
Envoyé en Espagne en 1811, il revint en 1814 et assista à la bataille de Toulouse.
En 1815, il appartenait au 1er corps d'armée.

16 floréal an IV (5 mai 1796) – 6e jour complémentaire an XI (23 septembre 1803)

Un arrêté du Directoire du 18 nivôse an III (7 janvier 1795) ayant réduit à 110 le nombre des demi-brigades de bataille, le n° 9 échut à la 2e qui devint ainsi 9e demi-brigade de ligne.
Elle faisait partie de la 2e division commandée par le général **COLLAND** et se trouvait à Aix-la-Chapelle à la fin de floréal an IV. (mai 1796)

Sur l'ordre du général **KLÉBER**, la division passa le Rhin dans les premiers jours de prairial et arriva le 6 à Altenkirschen dont les Autrichiens occupaient les hauteurs.

Ancestramil

Ils en furent débusqués avec l'aide de la division **LEFEBVRE** et nos troupes, à la suite de cette victoire, atteignirent les bords de la Lahn et entrèrent à Limbourg.
Mais l'archiduc **CHARLES** accourut avec 40 000 hommes au secours de l'armée autrichienne ; accablé par le nombre, la division **COLLAND** dut céder le terrain après une lutte de plusieurs heures ; elle opéra en bon ordre sa retraite sur le Rhin et rentra au camp de Düsseldorf, qu'elle eut pour mission de défendre.
Tandis que ces événements se passaient, **MOREAU** avait franchi le Rhin à Strasbourg ; l'archiduc **CHARLES** à cette nouvelle vola au secours de ses troupes, laissant à son lieutenant **WARTENSLEBEN** le soin de contenir l'armée de Sambre-et-Meuse.
Mais celle-ci, reprenant l'offensive, traverse de nouveau la Sieg et la Lahn, s'empare de Francfort et de Würzbourg, franchit le Main, enlève Forcheim puis se dirige sur Sulzbach par la grande route d'Hersbrück.
Cette route forme, à deux lieues de Sulzbach, un long défilé bordé de hautes montagnes et couronné de bois ; l'ennemi s'y était fortement retranché.
Notre avant-garde, sous les ordres de **NEY**, attaqua ces hauteurs et s'en empara ; mais les impériaux, ayant reçu des renforts, revinrent à la charge.
Le général en chef ordonna alors à la division **COLLAND** de porter secours à l'avant-garde.
Celle-ci aidée, par les deux bataillons de la 9e reprit vigoureusement l'offensive, mais l'ennemi nous disputa le terrain pied à pied et ne se retira définitivement qu'à la nuit.
Le général **COLLAND** passa ensuite la Vils et se dirigea sur la Naab, où il devait opérer sa jonction avec la division **LEFEBVRE**.
Mais en débouchant dans la plaine d'Amberg, il eut encore à soutenir, contre le général de **KRAY**, un combat acharné qui se prolongea jusqu'au soir ; le général **JACOPIN**, à la tête de deux bataillons, chargea les Autrichiens et finit par les culbutés.
Cependant, l'archiduc **CHARLES**, manoeuvrant habilement entre nos deux armées, avait laissé, après la bataille de Neresheim le général **LATOUR**, avec son aile gauche, pour observer **MOREAU**, et réunissant le reste de son armée aux forces de **WARTENSLEBEN**, il vint subitement attaquer J**OURDAN** à Neumarck, et le forcer à la retraite.
La division **COLLAND** se retira par Bamberg et Würzbourg.
Pendant cette marche rétrograde, le relâchement de la discipline menaça l'armée d'une désorganisation complète ; les habitants s'armaient contre nos soldats, massacraient les traînards et pillaient nos convois.
C'est dans cet état déplorable qu'il fallut s'arrêter pour faire face à l'ennemi et livrer la bataille de Würzbourg (17 fructidor – 03 septembre).
Le général **COLLAND** ayant donné sa démission, la 9e demi-brigade avait été versée dans la division **BERNADOTTE.**
Cette division qui occupait les hauteurs en avant de Würsbourg repoussa trois fois les attaques de l'ennemi, et ce na fut que sur l'ordre de **JOURDAN** qu'elle quitta ses positions.
BERNADOTTE se retira par Steinfurt, repassa la Lahn, et vint prendre ses cantonnements sous Cologne, avec pour mission de défendre le Rhin.
Les impériaux voulurent tenter le passage à Neuwied et vinrent attaquer tous nos avant-postes (vendémiaire an V – octobre 1796).
Trois fois Neuwied fut abandonné et repris par nos soldats.
Le combat cessa avec la nuit et l'on se reporta en arrière sur les hauteurs de Bingen, d'où l'ennemi parvint à nous débusquer.

Après cet échec, la 9e demi-brigade fut envoyée à Sarrelouis, puis à Strasbourg et enfin à Bourg. C'est là qu'elle reçut l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie ; elle arriva à Milan le 30 pluviôse (janvier 1797) et fut ensuite dirigée sur Mantoue.

Lorsqu'éclata l'insurrection de Vérone, elle détacha 500 hommes pour aller châtier les rebelles.

Les éclatantes victoires de l'armée d'Italie avaient déjà entouré de prestige le nom de **BONAPARTE**. Une distribution de drapeaux ayant eu lieu à Milan, un caporal de la 9e demi-brigade sortit des rangs au moment du défilé, et, s'approchant de **BONAPARTE** :

« *Général, lui dit-il d'une voix émue, tu as sauvé la France ! Tes enfants sont glorieux d'appartenir à cette invincible armée ! Ils jurent de te faire un rempart de leur corps !* »

Dans les premiers jours de vendémiaire an VI (octobre 1797), la 9e demi-brigade, mise sous les ordres de **LANNES**, se rendit à Gêne, d'où elle partit pour rentrer en France et prendre garnison à Marseille.

Cependant, l'expédition d'Egypte venait d'être résolue. **BONAPARTE** désigna pour en faire partie les meilleures demi-brigades des armées d'Italie et du Rhin.
Le 29 ventôse an VI (15 mars 1798), la 9e fut choisie avec la 85e pour former la brigade **BON**, qui devait entrer dans la composition de la division **REYNIER**, troisième de l'armée d'Orient. (voir aux Mémoires Historiques, 2e époque, armée d'Orient, N° 36 bis, un journal tenu par le Ss-lieutenant **JOUET** de la 9e demi-brigade)
La demi-brigade fut embarquée le 16 floréal (5 mai 1798) à Marseille, se rendit à Toulon, d'où l'expédition partit le 30 (19 mai), se dirigeant sur l'île de Malte, où elle arriva le 21 prairial (9 juin 1798).
Le lendemain le général **REYNIER** fit débarquer la 9e dans l'île de Goze dont on s'empara malgré la résistance de la milice ; on y prit 140 pièces de canon, quelques provisions pour la flottille et l'on se rembarqua.
Le 13 messidor (1er juillet 1798), la flotte arriva en vue d'Alexandrie, le débarquement se fit aussitôt, et **BONAPARTE** pénétra dans la ville de vive force.
La division **REYNIER**, qui n'avait pu être réunie que très tard, y rejoignit l'armée le lendemain. Le 16, on se mit en marche sur le Caire par le désert de Damanhour ; les Mamelucks se montrèrent, à Chébreiss le 27, au nombre de 5 à 6 000.
BONAPARTE forma aussitôt ses divisions en carré ; les Mamelucks se précipitèrent aussitôt sur ces citadelles vivantes, mais, accueillis par un feu terrible, ils se mirent en fuite.
Le sergent **MARTIN**, de la 9e, se distingua particulièrement dans ce combat.
Le jour suivant on reprit la marche en avant, à travers un pays presque désert, sous un ciel de feu, avec d'immenses fatigues, et l'on arriva en vue du Caire, près des pyramides de Gizeh.

MOURAD-BEY y avait réuni 6000 Mameluks et 20000 Arabes.
A la vue de la grande ville, des pyramides et de la cavalerie étincelante d'or et d'acier, l'armée fut transportée d'enthousiasme :
« *Songez, s'écria **BONAPARTE**, que du haut de ces pyramides 40 siècles vous contemplent !* »
et il met en mouvement ses cinq carrés. **MOURAD**, partageant ses troupes en deux colonnes, s'élance sur les deux premiers carrés, celui de **DESAIX** et celui de **REYNIER**.
Nos soldats sont enveloppés de toutes parts, mais ils font, à bout portant, un feu si bien nourri et si bien dirigé, que bientôt le champ de bataille est couvert d'hommes et de chevaux.
L'artillerie, de son côté, produisit de profonds ravages dans cette belle cavalerie, dont tous les efforts, pour entamer nos carrés, restèrent inutiles.
MOURAD, vaincu, se retira dans la Haute-Egypte.
Dans son rapport au général en chef, le général **REYNIER** s'exprime en ces termes :

« *Les 9e et 85e demi-brigades ont reçu la charge des Mamelucks avec une égale fermeté ; le carré ayant été attaqué de tous côtés, elles ont soutenu les mêmes efforts, et leurs baïonnettes ont été funestes à l'ennemi !* »

Notre second ennemi, **IBRAHIM-BEY** s'étant enfui vers la Syrie, le général **LECLERC** se mit à sa poursuite avec un bataillon de la 9e, soutenu en arrière par le reste de la division **REYNIER**.
Le général vint s'établir, avec la 9e, à Belbiess, qu'il mit en état de défense.
Chaque jour nos soldats avaient à repousser quelques escarmouches ; la plus sérieuse eut lieu le 2 brumaire an VII (23 octobre 1798). 500 cavaliers et 1 500 fantassins étaient venus attaquer notre poste ; le général **REYNIER** fit sortir un bataillon de la 9e et une pièce de canon qui suffirent pour mettre les Arabes en déroute.
Au moment où l'expédition de Syrie fut résolue, la 9e ne comptait plus dans ses trois bataillons que 900 hommes disponibles.

Le 18 pluviôse (6 février 1799), la division se mit en mouvement pour traverser le désert, se dirigeant sur le fort d'El-Arich, que défendaient 2 000 hommes du Pacha d'**Acre** et d'I**BRAHIM-BEY**.
Après avoir beaucoup souffert de la chaleur et surmonté des difficultés de toutes sortes, la division arriva le 20 en vue de la place.
Deux bataillons de la 9e et un de la 75e s'emparèrent du village, malgré une vive et opiniâtre défense des Syriens ; mais il fallut faire le siège régulier du fort.
Dans la nuit du 26 au 27, un corps ennemi, qui escortait un convoi pour le ravitaillement du fort, étant venu bivouaquer à une demi-lieue de la ville, le général **REYNIER** le fit attaquer et livra un combat acharné dans lequel la 9e prit sept drapeaux.
Pendant ce temps, les travaux de siège étaient poussés avec vigueur. Le 30, la brèche étant partielle, l'assaut allait être donné lorsque la garnison se rendit.
Après avoir mis la place en état de défense, la division **REYNIER** rejoignit l'armée qui avait continué sa marche sur Gaza et Jaffa, et venait d'arriver sous les murs de St Jean d'Acre que défendait le Pacha **DJEZZAR** avec 20000 Turcs, et le secours d'une escadre anglaise.

Le 10 germinal (31 mars 1799) eut lieu le premier assaut qui fut repoussé et suivi d'une sortie de la place ; le 12, à la suite d'une nouvelle sortie de l'ennemi, on tenta un second assaut.
Les grenadiers de la division **REYNIER**, conduits par le général **LAGRANGE**, s'élancèrent les premiers sur la tour de brèche et déployèrent la plus grande valeur ; mais le manque d'artillerie de siège n'avait pas permis d'ouvrir une brèche suffisante, et nos troupes furent repoussées.
Pour suppléer au manque de munitions, le général **BONAPARTE** mit à l'ordre de l'armée, que tous les militaires qui apporteraient à l'Etat-major des boulets trouvés dans la plaine, recevraient pour chaque boulet une somme variant de 10 à 20 sols, selon son poids.
On vit alors, après chaque décharge des bâtiments anglais, ou des assiégés, nos soldats sortir de leurs cabanes en terre pour courir après les projectiles et les porter au quartier général.

Le 5 floréal (25 avril 1799) à 5 heures du matin, lorsque la mine eut fait sauter une partie des remparts, tous les grenadiers de l'armée abordèrent la brèche ; cet assaut eut le sort des deux premiers. La 9e y perdit un capitaine, un lieutenant et plusieurs hommes ; le capitaine **RÉAL**, qui reçut cinq coups de feu, fut, après l'action, présenté au général **BONAPARTE** qui le félicita en présence de toutes les troupes.

L'adjudant général **DEVAUX** qui commandait l'assaut, écrivit au sujet de cette action au chef de bataillon **GRANDJEAN**, commandant provisoirement la 9e :

« *Compagnon d'armes de votre demi-brigade dans différentes affaires, je lui dois l'éloge que mérite sa bravoure. Vos grenadiers ont montré qu'ils étaient dignes de défendre la cause sacrée de la Patrie. Les officiers qui les commandaient étaient bien dignes de cet honneur. J'ai appris avec chagrin la mort du capitaine* ***DUTHIL*** *; en emportant l'estime et les regrets de ses chefs, il a la gloire d'être mort au champ d'honneur. Puissent tous les défenseurs de la Patrie être dignes du même éloge !* »

Quelques pièces de siège, débarquées à Jaffa, ayant été mises en batterie, une nouvelle tentative fut faite pendant la nuit du 17.
On s'empara des places d'armes, mais il fut impossible de s'y maintenir.
Plusieurs officiers de la 9e furent tués dans cette attaque et plusieurs militaires mis à l'ordre : Le commandant **LANGLOIS** enleva le drapeau d'une redoute ; le fusilier **PARMENTIER** retira, sous le feu de l'ennemi, le capitaine **LAHIR** tombé sur la brèche ; le caporal **PAULÉNE** sauta l'un des premiers dans les retranchements turcs ; enfin l'on cita encore le grenadier **CHAMPAGNE** qui s'était déjà signalé à El-Arich ; c'était un de ceux que le général invoquait pour donner l'élan dans les dangers et maîtriser la victoire.
Le 18, **BONAPARTE** fit tenter un grand assaut ; cette fois, la division **LANNES** escalada les remparts et pénétra dans les rues de la ville ; mais une seconde enceinte à l'intérieur de la place, vint tout à coup arrêter l'élan de nos soldats.
Menacés d'être pris à revers par les Turcs, qui venaient de se rallier, ils durent encore se retirer.
Le même jour, **BONAPARTE** fit donner le sixième assaut qui resta sans succès.
Le septième et le huitième furent livrés le 21.
Le 26, la garnison fit une sortie désespérée ; le combat dura trois heures ; les Turcs, mitraillés par notre artillerie, après avoir perdu moitié des leurs, se retirèrent en désordre ; alors nos troupes, battant la charge, poursuivirent l'ennemi jusque dans la ville et lui enlevèrent 18 drapeaux.
Mais il fallut cette fois encore rentrer dans nos tranchées.

La demi-brigade, à la suite de ces divers assauts, était réduite à **58 officiers et 675 hommes**.
Le 1er prairial (20 mai 1799) l'ennemie fit sa onzième et dernière sortie ; il fut repoussé dans la place avec une perte considérable.
La peste faisait dans nos rangs d'affreux ravages ; **BONAPARTE** se décida à lever le siège après soixante jours de tranchée.
La division **REYNIER** se retira la dernière et suivit le mouvement de l'armée, que les Turcs n'osèrent point inquiéter.
Le 26, **BONAPARTE** fit sa rentrée solennelle au Caire ; la 9e avait perdu, dans cette expédition de **Syrie**, près du tiers de son effectif.
A son retour, la division **REYNIER** fut dirigée sur Aboukir, où une armée Turque venait de débarquer.
BONAPARTE vint l'y rejoindre et rejeta à la mer 18 000 Turcs, dont 12 000 furent noyés.
Après cette brillante victoire qui nous assurait la possession de l'Egypte, **BONAPARTE** remit son commandement au général **KLÉBER** et rentra en France.

Le 3 vendémiaire an VIII (26 septembre 1799), le général **REYNIER**, alors au Caire, reçut l'ordre de réunir toute sa division à Belbeïss pour relier cette place à celles de Katich et d'El-Arich ; mais avant qu'il put exécuter ces instructions, une armée turque, commandée par le

Grand Vizir, était arrivée devant El-Arich et s'était emparée, par surprise, de ce poste important.
A cette nouvelle, **KLÉBER** se porte à Katich, où il ordonne aux divisions **REYNIER** et **KLÉBER** de le joindre.
Le même jour, il réunit un conseil de guerre dans lequel on décide l'évacuation de l'Egypte.
Des pourparlers sont engagés avec l'amiral anglais **SYDNEY SMITH**, et bientôt une convention est signée à El-Arich.
Déjà le général **REYNIER**, après avoir remis aux Turcs les places principales, acheminait ses troupes vers la côte pour les embarquer, lorsque, la perfidie de l'amirauté anglaise fit rompre le traité.
A ce moment, l'armée turque s'avançait sur le Caire, et son avant-garde n'était plus qu'à deux heures de la capitale.
Devant un tel danger, **KLÉBER** retrouva toute son énergie.
Par son ordre, les troupes se mirent en mouvement dans la nuit du 28 au 29 ventôse (19 au 20 mars 1800) et se portèrent devant Matarich.
Le général **REYNIER**, ayant reçu l'ordre d'enlever ce village, forma ses grenadiers en deux colonnes ; ces braves soldats s'avancèrent en battant la charge malgré un feu épouvantable d'artillerie ; les janissaires à cette vue, sortent de leurs retranchements le sabre à la main ; ils n'y rentrèrent pas. Pris entre les deux colonnes, dont l'une était formée de la 22^{e} légère et de deux compagnies de la 9^{e}, n'ayant pas de ligne de retraite, ils périrent tous sous la baïonnette, et leurs corps servirent à combler les fossés et à escalader les retranchements : canons, bagages, chameaux, tout tomba en notre pouvoir. Le général **REYNIER** reforma sa division sur les ruines d'Héliopolis.
Plusieurs grenadiers de la 9^{e} s'étaient distingués ; on cite, entre autre, **CHUDAUX**, qui s'était jeté le premier dans les retranchements et enfin le célèbre **CHAMPAGNE**.

Les débris de l'armée turque furent encore écrasés à Belbeïss, et le Grand Vizir s'enfuit presque seul à Gaza.

Les habitants du Caire, avaient profité du départ de la garnison pour se révolter, et **IBRAHIM-BEY** était venu se joindre à eux avec 15 000 hommes. **KLéBER** revint sur ses pas, commença le siège de la ville et la fit bombarder.
L'attaque générale eut lieu dans la nuit du 28 au 29 germinal (18 au 19 avril 1800) ; le 2^{e} bataillon de la 9^{e} força une barricade qui se trouvait devant lui et s'ouvrit un passage sous le feu de l'ennemi qu'il poursuivit jusque dans une mosquée ; mais il reçut l'ordre de se retirer, ce qu'il fit, après avoir rempli les rues et les maisons de cadavres turcs et incendié tout le quartier. Se distinguèrent dans cette affaire, le commandant **GRANDJEAN** et le sergent de grenadiers **HOMBIQUE** qui tomba dans les retranchements, le sabre d'une main et une torche de l'autre.

Le 1er floréal (21 avril), les Turcs capitulèrent ; l'Egypte était rentrée dans l'obéissance.
La 9^{e} se composait encore de 677 hommes présents ; le 28, elle assista aux obsèques du général **KLÉBER** lâchement assassiné par un musulman et partagea, à cette occasion, la douleur de toute l'armée.
A la fin de prairial (juin), la demi-brigade partit pour se rendre à Salahie et revint à la fin de thermidor (août) au Caire, où elle donna tous ses soins à la discipline et à l'instruction.

Quelques jours après, elle souscrivait une journée de solde pour les monuments à élever aux généraux **KLÉBER** et **DESAIX**, et son chef **PÉPIN** écrivait :

« *Nous eussions fait un plus ample sacrifice si nous n'avions craint de priver de l'honneur de participer à cet acte éternel de reconnaissance, tous les braves Français qui ont eu la gloire de servir leur Patrie sous les ordres de ces deux grands capitaines.* »

A cette époque le sergent **STAMPHLY** s'honora par un acte d'humanité que l'ordre du jour du 5 brumaire an IX (27 octobre 1800) rapporte en ces termes :

« *Soldats ! que les ministres anglais, qui ont eu l'audace ou, pour mieux dire, la folie d'insulter l'armée d'Orient dans leurs diatribes parlementaires, viennent en Egypte, ils y recevront des leçons de vertu et de moralité.*
***STAMPHLY**, sergent vaguemestre de la division **REYNIER** a pour camarade et ami intime, **LHUILLIER** sergent de grenadiers au 1er bataillon de la 9e demi-brigade ; il apprend que son ami vient de perdre la vue à la suite d'une longue ophtalmie ; sur le champ, il écrit au citoyen **BOUCIER**, quartier-maître trésorier de la 9e qu'il donne pour toujours sa paie de sergent à son ami L**HUILLIER**, et ce, à dater du 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800), afin qu'il puisse se procurer les soulagements dont il pourrait avoir besoin.*
***STAMPHLY** ! la république reconnaissante vous donne, par mon organe, le titre de vertueux citoyen. **LHUILLIER** ! vous êtes l'ami de **STAMPHLY**, vous ne pouvez être qu'un brave et excellent soldat. A dater du 1er vendémiaire dernier, vous aurez un supplément de paie de 12 francs par mois, à titre de pension viagère.*
Le directeur général et comptable est chargé de l'exécution du présent ordre.
*Le général en chef ordonne, au général chef de l'Etat major, de faire faire pour **STAMPHLY** un sabre, garni en vermeil, sur lequel sera gravé :*
*« La République reconnaissante, au vertueux **STAMPHLY**. »*
*Un exemplaire de l'ordre du jour sera adressé directement aux sergents **STAMPHLY** et **LHUILLIER**.* »

Après la bataille de Canope, deux bataillons de la 9e firent partie des troupes qui s'enfermèrent dans le Caire avec le général **BELLIARD** ; ils furent rapatriés avec le reste de l'armée dans les derniers mois de l'an IX.

Tandis que nos bataillons actifs s'illustraient en Egypte, le dépôt de la 9e fut envoyé à Mâcon ; fondu avec le bataillon des conscrits de la Vienne, il forma le bataillon complémentaire de la 9e demi-brigade.
Tous les bataillons de dépôt de l'armée d'Orient devaient être ainsi constitués, et former, sous les ordres du général **CHABRAN**, la 1re division de l'armée que le Premier Consul organisait secrètement pour passer en Italie.

Vers la fin de floréal an VIII (mai 1800), la division **CHABRAN**, passa le Petit St Bernard, et, fut chargée du blocus et de l'attaque du fort de **Bard** qui faillit, un instant, arrêter l'armée du Premier Consul.
Le 12 prairial (2 juin), ce fort ayant capitulé, le général **CHABRAN** se dirigea sur le Pô, dont il força le passage à Plaisance.
La tête de pont avait été enlevée après un combat brillant ; le capitaine **CAZEAUX**, du bataillon complémentaire de la 9e, se porte en avant, suivi d'un sergent, pénètre jusqu'au milieu du pont et y fait prisonnier l'arrière-garde ennemie composée de 80 hommes.
Un moment après, ceux-ci, revenus de leur étonnement, s'apercevant qu'ils n'avaient à faire qu'à deux Français, refusèrent de se rendre.
Mais le capitaine qui s'était porté sur eux, avec tant de hardiesse, leur en imposa encore et les contint par un langage aussi ferme qu'audacieux.

Cette belle conduite valut au capitaine **CAZEAUX** un sabre d'honneur.
La division **CHABRAN** arriva le 2 messidor (21 juin) à Alexandrie, trop tard pour assister à la bataille de Marengo.

A partir de cette époque, le bataillon complémentaire de la 9e, qui faisait partie de la 1re demi-brigade provisoire de l'armée d'Orient, entre dans la brigade **LAPISSE**, à la division d'avant-garde commandée par le général **DELMAS**.

Ce bataillon se trouva des premiers au passage du Mincio, de l'Adige et de la Brenta (nivôse an IX – janvier 1801), les trois fleuves regardés comme les plus fortes barrières d'Italie.
Après la conclusion de l'armistice qui rejetait les Autrichiens derrière le Tagliamento, la demi-brigade d'Orient fut envoyée à Trévise pour faire partie de l'armée d'observation du Midi, commandée par **MURAT**.

Pendant ces événements, les navires, qui portaient nos bataillons actifs, atteignirent les côtes de France ; ils arrivèrent à Marseille au commencement de l'an X.
La 9e demi-brigade fut dirigée sur Montpellier, où le général **SUCHET** en passa l'inspection et constata l'excellent esprit qui l'animait.
Le bataillon complémentaire, rentré d'Italie, se réunit à la demi-brigade à Nîmes le 7 thermidor (27 juillet) de la même année.
Par suite de cette réorganisation, le corps se trouva constitué à trois bataillons de huit compagnies.
Dans le mois de prairial an XI (juin 1803), la 9e fut envoyée à Autun, puis à Landau, où elle fit partie des troupes placées sous le commandement du général **LECOURBE**.
L'arrêté du 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803) ayant supprimé la dénomination de demi-brigade, le corps, prit à partir de cette époque le titre de : 9e Régiment d'Infanterie de Ligne.

9e Régiment d'Infanterie de Ligne

1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803) – 17 novembre 1815

Le 22 frimaire an XII (14 décembre1803), le régiment reçut l'ordre d'organiser un bataillon d'élite destiné à faire partie des corps de grenadiers de la réserve des Côtes de l'Océan, illustres, plus tard, sous le nom de « Grenadiers **OUDINOT** ».
Aussitôt organisé, ce bataillon fut dirigé sur Arras et réuni au bataillon d'élite du 81e pour former le 2e régiment d'élite.
Pendant ce temps, les deux autres bataillons, quittant Landau avec l'Etat-major, allèrent prendre garnison à Strasbourg.
Ainsi le 9e était destiné à faire partie de cette campagne d'Angleterre, qui dans la pensée de **NAPOLÉON**, devait changer la face du monde.
Sept camps étaient formés sur les côtes de la Manche et n'attendaient plus qu'un signal pour passer le détroit.

Le 26 thermidor (14 août 1804), le bataillon d'élite du 9e fur embarqué sur la flottille pour venir à Boulogne, assister à la première distribution des croix de l'ordre de la Légion d'honneur, que **NAPOLÉON** venait de créer.
Dans cette cérémonie imposante, plusieurs officiers, sous-officiers et soldats du 9e furent décorés.
Le lieutenant **HUGUES** reçut la croix d'officier.

Un chef de bataillon, trois capitaines, trois sergents, un caporal, un chasseur et le célèbre **CHAMPAGNE** furent nommés chevaliers.

Après la bataille de Trafalgar, **NAPOLÉON** désespérant de pouvoir faire sa descente en Angleterre, rejeta ses regards sur l'Europe, où le cabinet anglais, était parvenu à lui susciter de nouveaux ennemis. Déjà, l'Autriche avait concentré ses armées à Ulm et menaçait nos frontières.

NAPOLÉON fit lever les camps, et, ordonnant à la grande armée un vaste changement de front, se précipita vers **le Danube.**
Les grenadiers **OUDINOT** appartenaient au 5e corps d'armée, commandé par le maréchal **LANNES**. Le 2e régiment d'élite parti de Vimereux le 12 fructidor (30 août 1804), arriva à Strasbourg le 4e jour complémentaire (21 septembre 1804) après une marche de 23 jours.
Tandis que ce bataillon du 9e allait prendre part aux opérations de la grande armée, ses deux autres bataillons furent envoyés à l'armée d'Italie, que commandait **MASSÉNA** ; ils allèrent occuper la forteresse de Leguano.
La division **OUDINOT** passa le Rhin à Strasbourg, franchit le Danube et prit part au combat de Vertingen.
Quelques jours après, la division repassait sur la rive gauche du fleuve et lançait ses grenadiers à la poursuite de la cavalerie ennemie.
Ils eurent à faire, en cette circonstance, plusieurs marches de 54 à 58 kilomètres ; aussi **NAPOLÉON**, leur fit-il compter ce mois de vendémiaire (septembre) pour une campagne.

Après la capitulation d'Ulm, la division **OUDINOT** suivit le mouvement du 5e corps sur Braunau et Linz, poussant sur la chaussée de Vienne, les Austro-Russes dont elle atteignit l'arrière-garde à Amstetten.
Le maréchal **LANNES**, ayant surpris les ponts du Danube à Vienne, poursuivit l'ennemi sur Gnaïm et l'atteignit à Hollabrünn, où se livra un combat sanglant.
La brigade **LAPLANCHE-MORTIERES**, dont le 2e régiment d'élite faisait partie, avait été lancée la première sur les Russes, qui ne lâchèrent pied qu'après une résistance acharnée.

Le 2 décembre 1805, le régiment assista à la bataille d'Austerlitz ; dans cette fameuse journée, la division **OUDINOT**, tenue en réserve par l'Empereur, avait pris position en avant de son bivouac sur la route d'Almütz.
Après la bataille, les grenadiers furent lancés sur la route de Brünn à la poursuite des débris de l'armée russe ; ils luttaient de vitesse avec la cavalerie de **MURAT**, quand ils furent arrêtés par l'armistice ; la division rentra à Vienne.

A la signature de la paix, le bataillon d'élite du 9e fut retiré du corps **OUDINOT** pour rejoindre le régiment qui tenait alors garnison à Vérone ; il y arriva le 1er février 1806 ; dans le même temps le général **BROUSSIER** était mis à la tête de la division.
Au mois de décembre 1808, le 9e de ligne fut passé en revue par l'Empereur à Udine.

En 1809, le régiment, sous le commandement du colonel **GALLET**, occupait la ligne du **Tagliamento** et étendait ses postes jusqu'à la Ponteba, lorsque le 10 avril, l'**Archiduc JEAN** envoya un parlementaire annoncer que la guerre ayant été déclarée, les hostilités allaient commencer.
Le détachement avait à peine pris les armes qu'il fut attaqué par les fortes colonnes ennemies ; tous les postes se replient d'abord sur Villa Nova où, les Autrichiens débouchant de tous côtés, viennent les cerner.

Ancestrim

Nos soldats battent en retraite en tiraillant, et parviennent à s'échapper en franchissant des rochers inaccessibles ; ils rentrent ainsi à Portis, où le général **BROUSSIER** arriva dans la nuit.
A l'approche de l'ennemi, il ordonna aux deux bataillons du 9e d'abandonner Portis et leur assigna à chacun une position de combat : l'un au sommet, l'autre en arrière d'un rocher qui domine le Tagliamento et la grande route.
Le 3e bataillon devait, avec le colonel, se tenir en réserve à un endroit nommé : La chapelle des Capucins.
Au moment où nos deux bataillons, pour aller occuper ces positions, traversaient le lit du Tagliamento, ils se trouvent tout à coup attaqué par les Autrichiens, qui cherchent à tourner le rocher. Leurs tirailleurs s'étant approchés avec une grande audace, un de nos bataillons, se portant en avant au pas de charge, les culbuta et fit rétrograder une grosse colonne qui se trouvait devant lui.
Ce bataillon se retira ensuite par échelons, manoeuvrant sous le feu le plus vif, aussi tranquillement qu'à l'exercice ; l'autre bataillon qui était resté dans le lit du torrent, reçut l'ordre de se retirer par la grande route en arrière du rocher, et d'y prendre la position qui lui était assignée.
L'ennemi concentra alors son attaque sur un chemin qui passe derrière le rocher, et y lança, à plusieurs reprises, de fortes colonnes.
Après trois heures d'efforts inutiles, il se rejeta sur les troupes qui défendaient la grande route, mais le feu d'une batterie, qui la balayait dans toute sa longueur, l'obligea à repasser le torrent.
Le général **BROUSSIER** se défendit jusqu'à la nuit dans ses positions.
Ayant alors reçu l'ordre de les abandonner, il se retira sur Gradisca.
Le régiment se couvrit de gloire dans cette journée.
Plusieurs officiers furent tués ; le commandant **AZÉMAR** se distingua par son sang froid ; on remarqua l'intrépidité que déploya la 1re compagnie de grenadiers du 9e qui arrêta pendant une demi-heure, à l'embranchement de deux rochers, les efforts de plus de 1000 hommes, infanterie et cavalerie, qui l'attaquaient de tous côtés.

En quittant Dignano, le général **BROUSSIER** y avait laissé le 4e bataillon du 9e. ce bataillon contint les Autrichiens jusqu'à la nuit ; avant de se retirer, il fit sauter le pont et rejoignit le régiment.
Le 16, d'après l'ordre du prince **EUGENE**, toute l'armée, formée en échelons, devait se porter au devant des Autrichiens.
La division **BROUSSIER** commença son mouvement à sept heures du matin.
Déjà, son attaque vigoureusement prononcée, forçait l'ennemi à se replier devant elle, lorsqu'elle reçut l'ordre de se retirer sur Sacile.
Attaquée alors de front et de flanc par toutes les forces de l'ennemi, elle eut à supporter plusieurs charges de cavalerie.
Enfin la dernière avait été repoussée, quand un corps de cavalerie française, croyant le moment opportun pour charger, se fait ramener par la cavalerie ennemie, culbute dans sa retraite le 4e bataillon du 9e et entraîne derrière lui toute la cavalerie autrichienne, qui, se portant sur la grande route de Sacile, nous en interdit le passage.
Le général **BROUSSIER** ordonne alors de former les carrés ; puis il fait avancer un bataillon du 92e pour charger cette cavalerie à la baïonnette ; le 4e bataillon du 9e devant soutenir ce mouvement.
Ces deux bataillons s'avancent par échelons comme sur un terrain de manœuvre ; la cavalerie s'élance pour les charger ; mais on la laisse approcher, et les deux bataillons font une

décharge à bout portant. Tout ce qui ne fut pas tué, se retira au galop ; la route de Sacile était dégagée.
La lutte continua encore pendant cinq heures ; le feu fut terrible de part et d'autre ; vers 7 heure un corps de cavalerie s'avança sur nous, il fut reçu par les bataillons des 9e et 92e comme la première fois, à bout portant, et mis en pleine déroute.
L'ennemi étonné et fatigué n'osa plus attaquer.
Dans cette bataille, le 9e rivalisa de courage et de sang froid avec les autres corps de la division.
Le colonel **GALLET** et les chefs de bataillon **AZÉMAR**, **BARSUT** et C**HÂTELARD** tinrent la conduite la plus brillante.
Le lendemain, le général **BROUSSIER** rallia ses troupes derrière la Piave.

Après avoir passé et repassé plusieurs fois l'Adige, la division, ayant ainsi brillamment accompli son rôle d'arrière-garde, vint enfin prendre position en face des hauteurs de Caldiero, où elle se réunit à l'armée, dont, avec la division **LAMARQUE**, elle forma l'aile droite sous les ordres de **MACDONALD**.

Le 2 mai, on reprit la marche en avant.
Le général **BROUSSIER** forma sa division en deux colonnes.
Celle de droite, commandée par le général lui-même, après avoir passé l'Agno à gué, put s'avancer sans obstacle sur la route de Vicence.
La colonne de gauche avait rencontré l'ennemi à Montebello ; les deux bataillons du 9e, qui marchaient en tête, l'attaquèrent avec leur entrain ordinaire ; après une résistance assez vive, les Autrichiens battirent en retraite jusqu'à Olmo, mais ils reprirent position, à 7 heures du soir, pour défendre le passage du pont qui est en avant de ce village.
Le 9e formé en colonne, les attaqua à la baïonnette, les culbuta, s'empara du pont et s'avança, le jour même, jusque sous les murs de Vicence, qui fut évacué dans la nuit.
Le régiment se fit beaucoup d'honneur dans cette action, où il eut constamment à combattre en contre cinq. Il ne perdit qu'une centaine d'hommes.
Le colonel **GALLET** s'y distingua encore par son courage et son sang froid.
Le lendemain, la division traversa Vicence ; le 5, les ponts de la Brenta étant rompus, elle traversa ce fleuve à gué et vint prendre position sur la Piave.
Le 8, pendant que l'avant-garde de l'armée, après avoir franchi la Piave, tiraillait avec les Autrichiens, le 9e rencontrait les plus grandes difficultés pour franchir ce torrent dont les eaux avaient subitement grossi.
Les soldats marchaient par section, se tenant sous les bras et ayant leur giberne sur le sac ou sur la tête. Le 1er bataillon, et, successivement tous les autres, passèrent ainsi et formèrent aussitôt sur l'autre rive, un carré avec 17 bouches à feu aux angles.
L'ennemi dont l'intention était de laisser passer une certaine quantité de troupes, pour les jeter ensuite dans le fleuve, arriva en force trop tard et n'osa pas nous inquiéter.
Le général **BROUSSIER** le suivit de près et arriva sur l'Isonzo, dont la fonte des neiges avait également fait grossir les eaux.
On ne trouva aucun gué praticable pour l'infanterie.
Une compagnie de grenadiers du 84e, ayant passé sur une barque, fut attaquée par 400 hommes qu'elle chargea à la baïonnette, puis, prit position pour attendre des secours.
La tête de la division était encore éloignée lorsque les grenadiers du 9e, sachant que leurs camarades du 84e pouvaient être dans l'embarras, coururent d'eux-mêmes à toute jambe plus d'un kilomètre, se jetèrent dans la barque et arrivèrent à l'autre rive au moment où les grenadiers du 84e étaient serrés de près par une forte colonne.

Amicalement

Les deux compagnies, réunies, chargèrent les Autrichiens à la baïonnette et les mirent en fuite.
L'armée ennemie, étant en pleine retraite, la division continua sa marche en avant.
Le 22, elle se présente devant Laybach, qui ouvrit ses portes, et le 30, elle arriva devant Gratz.
Le commandant du fort, ayant refusé de se rendre, il fallut en faire le siège ; l'attaque commençait de tous les côtés, lorsque le général **BROUSSIER** apprit que le général autrichien **GIULAY** venait au secours de la place.
Il leva le siège et marcha à sa rencontre au débouché de la vallée de Brück.
Comme on apercevait déjà ses courriers, le général **BROUSSIER** envoya en reconnaissance 15 hussards et 23 voltigeurs du 9e pour explorer le village de Lehring.
Ce détachement y trouva l'ennemi et le chassa ; mais les hussards, s'étant trop abandonnés, furent ramenés par 40 hussards autrichiens ; ceux-ci ayant fait la même faute, le chef de bataillon **BROUSSIER** leur tendit une embuscade ; il cacha ses voltigeurs dans un endroit où la route est étranglée, entre la Muhr et un rocher couvert de bois, laissa passer les hussards, puis forma, derrière eux, sa petite troupe en bataille sur la route.
L'ennemi, étonné, refusa de se rendre et chargea avec la plus grande vigueur ; les voltigeurs conservant tout leur sang froid, les attendirent et firent feu à bout portant ; 26 cavaliers furent mis hors de combat, et il n'y eut, de notre côté, qu'un seul homme tué et un blessé.
Cependant, les Autrichiens s'étaient rapprochés de nous ; le général, ne voulant pas se laisser cerner dans Gratz, se porta au devant de l'ennemi.
Chassant devant lui la cavalerie ennemie qui couvrait la plaine, il fit un brusque changement de direction avec l'espoir de jeter dans la Muhr l'avant-garde autrichienne ; mais celle-ci esquiva le danger en se retirant précipitamment sur Callsdorf, où elle se réunit à l'armée du général **GIULAY**.
Le général **BROUSSIER** ordonne alors au 9e d'enlever le village de Callsdorf.
Le régiment s'ébranle, renverse tout ce qui se trouve devant lui, s'empare du village, et, poussant en avant la première ligne ennemie, l'aborde à la baïonnette ; cette ligne, après avoir fait un feu mal assuré, se débande, se renverse sur la seconde, qui se jette à son tour en désordre sur la troisième. L'armée du général **GIULAY**, forte de 25 000 hommes, ayant trois pièces d'artillerie et 2 000 cavaliers, fut ainsi mise en pleine déroute, dans l'espace d'une demi-heure, par un seul régiment, le 9e de ligne.
Tout s'enfuit pèle mêle jusqu'à Villedon.
Un régiment de cavalerie s'étant rallié, tenta une charge pour couvrir la retraite ; le 9e l'attendit à bout portant, lui fit un mal épouvantable et le mit, comme le reste, en pleine déroute.
Le régiment continua la poursuite, faisant peu de prisonniers et tirant à la baïonnette tout ce qu'il rencontrait. Cette action ne lui coûta que six morts et quinze blessés.
Il s'y fit le plus grand honneur par son intrépidité, son silence et son sang froid.

La division **BROUSSIER**, après avoir opéré sa jonction avec l'armée que **MARMONT** amenait de la Dalmatie, reçut l'ordre de se diriger à marches forcées sur le Danube.
Elle partit de Graz le 1er juillet à 10 heures du soir, et arriva le 5 dans l'île Lobau ; elle avait fait 53 lieues (235 km !!) en trois jours et demi, les soldats n'ayant qu'un quart de ration.

Le 6, à la pointe du jour, elle passa le Danube et vint, à 7 heures du matin prendre rang dans le corps de **MACDONALD**.
Le général, ayant reçu l'ordre de faire un changement de direction à gauche, puis de se porter en avant, pour percer le centre ennemi, forma, en présence de l'Empereur et sous sa direction, une formidable colonne de 21 bataillons, dont huit déployés et sur deux lignes, et treize sur les ailes en colonnes serrées ; les trois bataillons du 9e et un du 84e étaient en tête.

A huit heures, la colonne s'ébranla au pas de charge, marchant dans la plaine sur le centre des positions de l'Archiduc **CHARLES**.
L'armée autrichienne formait un vaste demi-cercle au milieu duquel la division **BROUSSIER** faisait une pointe à plus d'un mile en avant de notre ligne. ; la cavalerie ennemie fit mine de vouloir charger, mais **MACDONALD**, ayant aussitôt fait former les carrés, elle n'osa pas avancer.
Les troupes étaient alors sous le feu de l'infanterie autrichienne, qu'elles abordaient presque, et, plus de 60 bouches à feu les battaient à mitraille de front et sur les deux flancs.
Leur conduite au milieu de ce volcan fut telle, que l'Empereur fit mettre dans le bulletin, que la division **BROUSSIER** s'y était couverte de gloire.
Cependant, la colonne avançait toujours ; elle aborda les lignes autrichiennes et les rompit ; mais à mesure qu'elle pénétrait au milieu de l'ennemi, elle était presque entourée.
Les généraux **LICHTENSTEIN** et **KOLLOWRATH** réunissent leurs efforts contre la colonne française, qui n'en continue pas moins à avancer.
Le centre de l'Archiduc est enfin enfoncé.
Le corps de **MACDONALD** marchait fièrement au milieu de ces masses autrichiennes, qu'il poussait devant lui.
Cependant, à force de combattre et de vaincre, la redoutable colonne isolée et exposée sur ses flancs, fut forcée de s'arrêter.
Il était 7 heures du soir, et l'armée autrichienne était en pleine retraite.
La division **BROUSSIER** bivouaqua en carré sur la route de Brünn, où la canonnade se fit encore entendre jusque dans le milieu de la nuit.
Dans cette terrible journée de Wagram, le régiment perdit 22 officiers, parmi lesquels se trouvait son intrépide chef, le colonel **GALLET**, dont la nomination au grade de général, avait été signé par l'Empereur la veille de la bataille.

Après l'armistice de Znaïm, le 9^{e} reçut l'ordre de rétrograder sur Graz et Trieste, pour réprimer l'insurrection du Tyrol allemand qui avait levé, sur notre ligne de retraite, l'étendard de la révolte.
Le régiment se porta d'abord à Klagenfurt, puis à Linz, qui devait être le centre des opérations contre les insurgés.
On fit partir de cette petite ville des colonnes mobiles, ayant pour mission de parcourir les villages insoumis, et, de désarmer les paysans.

Ces petites expéditions continuèrent jusqu'au mois de février 1810, époque à laquelle le gouvernement prescrivit d'évacuer le Tyrol. Les trois bataillons du régiment rentrèrent à Brescia, où, ils se réunirent au dépôt.

En 1812, la guerre éclata entre la France et la Russie.
Le 9^{e} fut désigné pour y prendre part ; il faisait partie de la 14^{e} division, commandée par le général **BROUSSIER** et appartenait au 4^{e} corps.
Son effectif s'élevait alors à 3250 hommes ; laissant son dépôt à Brescia, il se mit en marche le 3 février, suivit la route d'Augsbourg, Nuremberg, Dresde et arriva le 12 mai à Glogau, où, le Prince **EUGENE**, qui commandait le 4^{e} corps, passa la revue de ses troupes.
Le Vice-roi se dirigea ensuite, avec toutes ses forces, sur Posen, prit la route de Vilna, puis celle de Minsk, passa la Bérézina et, après une marche pénible à travers d'immenses forêts, dans un sol marécageux, atteignit le 25 juillet à Ostrowno l'arrière-garde de l'armée russe et la culbuta.

Ancestramil

Le sergent major de voltigeurs, **VALETTE**, se distingua dans cette affaire en enlevant sous le feu de l'ennemi, un colonel du génie, blessé, qui était sur le pont de tomber au pouvoir des Russes.

L'armée marcha ensuite sur Witepsk, où elle arriva le 27.
Les Russes se retirant d'abord devant nous, allèrent se déployer sur un vaste plateau qui domine toutes les routes par lesquelles on arrive à Witepsk.
La division **BROUSSIER** marchait en tête du 4e corps ; arrivée à un ravin qui borde les hauteurs occupées par l'ennemi, elle trouve le pont brûlé.
Pendant qu'on le réparait, le général s'établit sur un mamelon faisant face au plateau, sur lequel les Russes avaient pris position.
Un régiment de cavalerie, s'étant alors porté en avant, fut chargé par plusieurs escadrons de la garde russe, et eut été entièrement défait s'il n'eut pas été dégagé par deux compagnies de voltigeurs du 9e qui, remontant la Dwina à sa suite, passèrent les premiers le ravin et ne craignirent point de s'avancer seules devant toute la cavalerie ennemie.

« *Les lanciers de la garde russe, raconte Mr* ***de SÉGUR****, ayant été repoussés, rencontrèrent, en retournant sur leurs pas, les 200 voltigeurs parisiens que la fuite du 16e chasseur à cheval avait laissés seuls, entre les deux ravins ; ils les assaillirent ; tous les regards se fixèrent alors sur ce point. Des deux côtés, on jugeait ces fantassins perdus ; seuls, ils ne désespérèrent pas d'eux-mêmes.*
D'abord, leurs capitaines gagnèrent, en combattant, un terrain entrecoupé de buissons et de crevasses que bordait la Dwina.
Tous s'y réunirent aussitôt par l'habitude que chacun avait de la guerre. On s'aida du terrain avec habileté ; les lanciers russes, embarrassés par les broussailles, et arrêtés par les crevasses, allongeaient en vain leurs longues lances ; pendant qu'ils cherchaient à pénétrer, ils tombaient atteints par les balles de nos fantassins.
Leurs corps et ceux de leurs chevaux s'ajoutaient aux obstacles, que présentait le terrain ; enfin ils se retirèrent.
Leur fuite, les cris de joie de notre armée, l'ordre d'honneur que l'Empereur envoya sur le champ même aux plus braves, ses paroles que l'Europe à lues, tout apprit à ces vaillants soldats leur gloire qu'ils n'appréciaient pas encore, tant les belles actions paraissent toujours simples à ceux qui les font. Ils s'étaient crus près d'être tués ou pris, ils se virent, presque au même instant, victorieux et récompensés. »

En effet, la résistance des capitaines **GUYARD** et **SAVARRY**, qui commandaient ces compagnies, permit à notre cavalerie légère de passer le pont et de déboucher sur le bois où les batteries russes étaient établies.
L'Empereur qui avait assisté au combat, frappé de cette action héroïque, avait envoyé demander de quel corps étaient ces voltigeurs : ils répondirent :
« du 9e, et les trois quarts enfants de Paris ! »
« *Dites leur, répliqua l'Empereur, que ce sont des braves et qu'ils méritent tous la croix !* »
La division **BROUSSIER** fut formée en carrés par régiment et passa le ravin sous les yeux de l'Empereur qui dirigeait ces mouvements.
Le choc fut vif, mais, en moins de deux heures les positions des Russes furent enlevées, et le général **BARCLAY de TOLLY** se mit en retraite.
Le régiment, qui avait perdu trois officiers dans cette journée, reçut pour sa belle conduite, six croix de chevalier et une d'officier de la Légion d'honneur.

NAPOLÉON se mit à la poursuite de l'ennemi, l'atteignit sous les murs de Smolensk, et lui livra un combat sanglant, mais auquel le 4e corps, placé ce jour là en réserve, n'eut à prendre aucune part.

L'armée, ayant continué sa marche sur Moscou, le 4e corps arriva le 5 septembre en vue de l'ennemi. Les Russes nous attendaient en avant du village de Borodino, sur des hauteurs qu'ils avaient choisies, depuis longtemps, pour y recevoir la bataille et où, ils avaient élevés de nombreux retranchements.
Le Vice roi s établit sur une colline, en face et à gauche de la grande redoute qui défendait le front de l'armée du général **KUTUSOFF**.
La journée du 6 se passa en préparatifs.
Le 7, à cinq heures du matin, les colonels, se plaçant au milieu de leurs régiments, firent battre le ban et chaque capitaine lut à haute voix la proclamation suivante :

« *Soldats ! Voilà la bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la Patrie ! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : Il était à cette grande bataille, sous les murs de Moscou ! »*

A 6 heures l'action commença.
Le Prince **EUGENE** fit attaqué par le général **DELZONS** le village de Borodino, tandis que les divisions **MORAND**, **GIRARD** et **BROUSSIER**, traversant la Kolosscha, au dessous du plateau défendu par les Russes, parvenaient à se loger dans un ravin voisin de la grande redoute d'où l'ennemi faisait, contre nous, un feu terrible.
Il lança successivement, sur cette redoutable position, les divisions **MORAND**, **GIRARD** et la garde royale italienne.
KUTUSOFF ayant fait avancer ses réserves, le général **FRIANT** accourut avec 80 pièces de canon et écrasa les masses russes qui, chargées en même temps par la cavalerie de **LATOUR-MAUBOURG**, reculèrent.
Le Vice roi saisissant cet instant pour tenter, sur le grande redoute, un effort suprême, fit porter en avant la division **BROUSSIER**.
Les troupes, rangées en bataille, s'avancèrent avec calme ; elles approchaient des retranchements lorsque les Russes, tirant à mitraille, jetèrent le ravage et la consternation dans les rangs de nos soldats. Le Prince, les voyant ébranlés, ranima leur courage en rappelant à chacun des régiments la gloire dont ils s'étaient couverts en maints combats.
Se tournant vers le 9e, il s'écria :
« Braves soldats ! Souvenez-vous qu'à Wagram vous étiez avec moi lorsque nous enfonçâmes le centre de l'ennemi ! »
Par ces paroles, et encore plus par son exemple, il enflamma tellement leur courage que tous marchèrent de nouveau sur la redoute aux cris de : Vive l'Empereur !

A ce moment, par l'ordre de **NEY**, les cuirassiers de **CAULAINCOURT**, renversant tout ce qu'ils trouvent devant eux, passent le ravin, tournent la redoute, y entrent par la gorge et massacrent tout ce qui leur résiste ; mais le feu de l'infanterie russe les oblige bientôt à se retirer.
Pendant ce temps, le Vice roi était resté à la tête de la division **BROUSSIER**, et, malgré un feu épouvantable, s'élançant vers la redoute qu'il entourait de front et de flanc, y pénétrait par la gorge, au moment où les cuirassiers en sortaient.

Amicale Napoléonienne

Le colonel de **VAUTRÉ** entre dans la redoute à la tête du 9e. Blessé déjà d'une balle à la tête et d'un biscaïen (mousquet de gros calibre, à longue portée) à l'épaule, il fut encore atteint par un boulet qui le renversa de cheval.
Le porte-drapeau **MEUNIER** tomba au même instant à ses côtés.
On prit 21 canons dans la redoute ; les artilleurs furent tués sur leurs pièces ; tout ce qui avait échappé au sabre des cuirassiers, tomba sous la baïonnette de nos fantassins.
La journée n'était point finie.
Le Prince, faisant passer le ravin à ses autres divisions, se porte au devant du corps de **DOCTOROW**, dont les masses revenaient nous charger pour la troisième fois.
Le choc fut effroyable ; tout se croisa, se mêla, s'écrasa au milieu des détonations de 800 pièces de canons ; enfin, les dernières lignes russes furent rompues, leurs derniers carrés enfoncés.
Ils se retirèrent sur la Moskova, laissant 50 000 des leurs sur le champ de bataille ; le régiment avait, outre son colonel, 34 officiers hors de combat.

Au jour, la division **BROUSSIER** se remit en marche par la route de Mozaïsk, et le 15 septembre 1812 elle entra dans Moscou.
Le lendemain, la vieille capitale de Tsars, ayant été incendiée par les ordres de son gouverneur, le 4e corps vint s'établir dans le faubourg de Petersbourg.

NAPOLÉON croyait avoir conquis la paix ; il l'attendit et perdit un temps précieux.
Quand il reconnut qu'il faudrait, pour l'arracher, une seconde expédition sur St Petersbourg, il était trop tard pour l'entreprendre, et l'impossibilité d'hiverner au milieu d'un pays ruiné le décida à la retraite.
Elle eut été heureuse sans un hiver précoce et le manque de vivres.
Une grande partie de l'armée, tous les chevaux, tous les bagages périrent ou furent abandonnés, soit au milieu, soit au passage de la Bérézina.

Pendant cette désastreuse retraite, le corps du Prince **EUGENE**, placé à l'avant-garde, rivalisa d'héroïsme avec le corps de **NEY**, chargé de l'arrière-garde. A Malo-Jaroslawez, à Wiasma, à Krasnoë, à la Bérézina, nos malheureux débris se couvrirent de gloire, tout ce qui restait de soldats en armes ne put être entamé.
Le 13 décembre, le 4e corps repassait le Niémen ; le Vice roi, réunissant tout ce qu'il put rallier de ses troupes, s'occupa de reconstituer son corps d'armée, qui était destiné à revenir occuper l'Italie.

Le 9e de ligne, laissant une compagnie en garnison à Glogau, et une à Magdebourg, fut dirigé au mois de mars 1813 sur l'Adige, où de nombreux conscrits vinrent remplir dans les rangs, les vides causés par nos revers.

Il prit une part active à la campagne que le **Prince EUGENE** soutint en 1813 contre l'Autriche, pour conserver l'Italie à la France.
Le Vice roi était parvenu à se maintenir sur l'Adige, lorsque la défection du roi de Naples, en l'obligeant à se reporter dans le duché de Modène, lui fit perdre tous ses avantages.

A la suite de la campagne de France de 1814, et de l'abdication de **NAPOLÉON**, une convention fut signée par laquelle toutes les troupes françaises devaient rentrer dans leurs anciennes frontières.
Le 9e fut dirigé sur Metz, où il rallia les deux compagnies qu'il avait laissées dans les places fortes d'Allemagne et qui avaient glorieusement soutenu un blocus de huit mois.

Amicalement

L'année suivante, au retour de l'île d'Elbe, le dépôt du 9e, qui était à Gap, arbora un des premiers la cocarde tricolore.
Le régiment se trouvait en Corse, où il avait été envoyé pour apaiser une insurrection ; la nouvelle du retour de l'Empereur ne lui parvint que le 19 avril.
Le 9e déploya aussitôt son aigle, que le colonel, **Mr de VAUTRÉ** avait soigneusement conservé ; les soldats se réunirent ce jour là aux habitants d'Ajaccio pour célébrer la fête de la Patrie.
Les officiers envoyèrent ensuite à l'Empereur l'adresse suivante :

« Sire, le jour que votre Majesté abdiqua, fut un jour de deuil et de désespoir pour votre 9e de ligne ; celui où vous êtes remonté sur ce trône, illustré par tant de victoires, est un jour de triomphe et d'allégresse pour la nation entière qui vous a rappelé. Honneur, Patrie et fidélité, telle sera notre devise.
Nous avons été fidèles à un souverain que nous n'avions pas demandé, que ne ferons nous pas pour un empereur que nous avons choisi, que nous avons pleuré et qui nous est rendu par la plus miraculeuse des révolutions ! »

Un mois après, le régiment rentra en France ; il fut compris dans la 25e division qui faisait partie du 9e corps d'armée, ou corps d'observation du Var, commandé par le maréchal **BRUNE**.
Comme tous les autres régiments, il fut à cette époque, organisé à six bataillons.

Le 18 juin 1815, la fortune abandonnait encore **NAPOLÉON** dans la plaine de Waterloo.
Après la seconde abdication de l'Empereur et le retour de **Louis XVIII**, les troupes du 9e corps furent dirigées sur la Loire pour y être licenciées.

Ainsi termina sa glorieuse existence, ce corps qui, digne héritier des traditions *de Normandie***,** le plus vieux et l'un des plus célèbres de la monarchie française, avait porté ses armes triomphantes des bords de la Sambre et du Rhin aux rives du Jourdain, de Milan à Moscou, et avait combattu dans les plus terribles batailles, livrées par la grande armée : Austerlitz, Wagram et la Moskova.
Ses valeureux officiers et soldats, aussi grands dans les revers qu'ils avaient été généreux et modestes dans la victoire, ne pouvant plus continuer à servir un drapeau et une Patrie qui leur devaient tant d'éclat et de gloire, rentrèrent dans leurs foyers, où, ils se montrèrent aussi bons citoyens qu'ils avaient été soldats accomplis.
La constance et la résignation, ces grandes qualités militaires, si souvent invoquées par le général **BONAPARTE**, et qui leur avait fait supporter, tour à tour, la misère et les privations en Allemagne, la faim, la soif et la peste dans le désert, les rigueurs du froid et toutes les misères possibles en Russie, les aidèrent encore à souffrir, d'un oeil calme, les désastres de notre armée et les malheurs de la France, déchirée et envahie.
La plupart de ces dignes citoyens se vouèrent alors aux professions civiles, où ils recommencèrent une nouvelle vie.
Les plus âgés, vieillis par les fatigues de la guerre, ou accablés d'infirmités et de blessures, admis à la retraite ou congédiés avec la demi-solde, se retirèrent dans leur pays natal, où ils vécurent de leurs souvenirs et de leur gloire, et furent l'objet de l'estime et de la considération de leurs concitoyens.
D'autres, encore au début de leur carrière, et brûlant du désir de relever la gloire de nos armes, reprirent du service, les uns sous la Restauration, les autres plus tard dans notre jeune

armée, où, mêlés aux soldats de 1830, ils reportèrent sur la terre d'Afrique le drapeau tricolore, qui, fidèle à son passé, devait bientôt briller d'un nouvel éclat.
****

Ancestramil